

Colette Soler

Travailleur * ?

« Ce que j'ai voulu dire : c'était que dans l'analyse, c'est la personne qui vient vraiment former une demande d'analyse, qui travaille. »

J. Lacan ¹

Avec cette question « qu'est-ce qu'un analysant ? », nous nous interrogeons donc sur celui qui est supposé être entré dans le discours analytique, après avoir frappé à la porte de l'analyste. Notez que les psychothérapeutes jamais ne se demandent ce qu'est un psychothérapeutisant. Ils le savent, c'est celui qui vient leur parler et ça suffit. Seuls ceux qui sont déjà dans la psychanalyse s'interrogent, et d'abord les analystes, quand pour soupeser les limites que rencontre leur pratique ils questionnent la responsabilité de celui qu'ils reçoivent, et parfois aussi lesdits analysants qui se demandent si ce qu'ils font est une analyse.

Dans cette question donc le discours analytique est en jeu. D'abord un mot à ce sujet.

Pourquoi Lacan a-t-il tenu à préciser que l'analysant est celui qui fait le travail, n'est-ce pas évident pour nous ? C'est que dans cette conférence de Genève il parle non à ceux qu'il appelait ses élèves mais à l'IPA, où on dit tout autre chose. Il est vrai qu'il est en Suisse, un pays qui ne prend pas part aux guerres, mais quand même sur un ton pacifique la polémique est là, discrète, et en sourdine. Lacan se réfère clairement aux deux partenaires du discours analytique, analyste-analysant, puisque le paragraphe que j'ai mis en exergue se termine sur une question : « Qu'est-ce que vous y faites là ? » Cela vise une série de thèses de l'IPA concernant l'analyste, que Lacan a toujours récusées. Notamment que le contre-transfert de l'analyste répond en miroir au transfert, qu'il analyse donc avec son inconscient, l'analyste, soit avec ses signifiants, son fantasme et son symptôme, et aussi que sa pensée flottante répond à l'association libre dans une pratique de

« co-pensée ». Autant de notions donc qui postulent qu'il y a deux travailleurs dans une analyse et non pas un seul. À toutes ces constructions en miroir Lacan a opposé la notion de « disparité subjective » entre l'analyste et l'analysant, elle vaut d'ailleurs plus généralement pour les quatre discours qu'il a construits.

Donc l'un travaille et l'autre non. On sait qu'à la fin il faudra bien que le travailleur arrête de travailler, ce sera un autre changement. La différence entre la question d'entrée et celle de fin est marquée chez Lacan par un terme précis, que nous aimons, celui de passe. Il ne s'applique qu'à la fin. Lacan a situé un changement d'entrée, mais il n'a pas dit passe à l'analysant. Pourquoi ? Pour une bonne raison, parce que le sujet qui parle hors analyse et l'analysant restent sur la même voie, v o i e. C'est celle de la chaîne signifiante, Freud disait celle des pensées, nous disons des signifiants. Au contraire, la voie de l'analyste, entendez dans son acte, est la sortie de cette voie. Elle est hétérogène à celle de l'analysant, on peut les faire « alterner comme une porte bat », dit Lacan, mais elles s'excluent ². À l'analysant donc le travail de la pensée, on peut dire du signifiant, on peut dire de *lalangue* aussi, mais dans tous les cas ce qui revient à l'analyste c'est la non-pensée propre à ce que Lacan a nommé son acte. En effet, qui oserait dire que l'attention flottante, promue par Freud, ou le silence bien connu des analystes, ou même l'interprétation soient un travail ? À la rigueur une discipline, mais un travail, non.

À tout travail on peut demander comment il commence et ce qu'il produit comme résultat. L'analysant donc peut être questionné de deux points de vue, vu de l'entrée et vu de la sortie. Aujourd'hui je le prends vu de l'entrée.

Entrer dans une analyse est donc entrer dans un travail. Telle est la thèse. Comment alors ne pas se tourner vers les connotations du terme travail ? Il connote plus que l'idée banale de l'effort et la dépense d'énergie qui appelleraient... des vacances pour se reposer. Je fais court mais les dictionnaires, eux, sont prolixes sur le travail. Travail, ça commence à la malédiction portée à l'origine, au jardin d'Éden, pas étonnant que le premier sens du mot désigne l'état de celui qui souffre, dont l'exemple paradigmatique est la femme en travail d'accouchement. Il y a même un lien avec torture, le tripalium était un instrument de torture. À partir du xv^e siècle, le travail désigne les activités productrices qui se jugent donc au produit. Dans la multiplicité des significations du travail, je ne peux pas omettre le « travailler du chapeau », que l'on reproche si souvent à ceux qui consultent, Joyce disait « l'araignée au plafond ».

Le travail en question se déploie nécessairement dans le champ de la parole, sur ce point pas de doute. Or, en général, parler n'est pas conçu comme un travail. Du coup, entrer dans le travail analytique, c'est forcément un changement dans la parole, et je dirais que ça consiste à faire de la parole un instrument non pas d'expression mais de production, à aller de la souffrance déclarée aux mots qui représentent le sujet. C'est déjà un transfert, et c'est autre chose que de se plaindre, ou même de témoigner de la souffrance. Cet instrument n'est cependant pas un tripalium, quoiqu'il ait une triplicité car il mobilise les trois fameuses consistances que Lacan a distinguées, ce n'est pas un tripalium mais quand même, à l'horizon du roman déjà triste du névrosé, il soumettra le sujet à une sorte de torture spéciale, celle du mi-dire de la vérité, soit du roman toujours inachevé et du hors-sens des signifiants réels de l'inconscient.

On a l'habitude avec Lacan de demander ce qui pousse à être analyste, mais pourquoi ne demande-t-on pas ce qui pousse un sujet à se soumettre à cette torture alors que personne ne l'y oblige ? On ne le demande pas parce qu'on le sait, c'est un espoir qui le pousse, une attente au moins, l'espoir innocent de celui qui ne sait pas, et rien n'arrête l'innocent. Toute la question est de savoir quel type d'espoir est compatible avec l'entrée, car ce n'est pas n'importe lequel. Pour l'analyste il y a la question parce qu'il n'est plus innocent. Quelle est cette attente, quel est cet espoir qui, d'un sujet qui venait simplement parler de ce qui lui arrivait parce que ce qui lui arrivait lui faisait peur, fera peut-être un analysant qui, en parlant, travaille à produire ce que l'on a appelé le matériel ?

La thèse de Lacan se trouve dans la citation : il faut qu'il demande vraiment, une vraie demande, dit-il un peu plus bas, et une demande s'accompagne toujours d'un affect d'espoir. Qu'est-ce que c'est que ça, une vraie demande ? Il y en a donc des fausses, et ça doit se juger avant l'analyse lors des entretiens qui la précèdent, qui doivent précéder, selon Lacan, les entretiens dits préliminaires. Et Lacan d'insister, il faut qu'ils soient nombreux, plus qu'un ou deux, sinon c'est râpé. Voilà un précepte technique, c'est très rare chez Lacan, très différent de l'idée de Freud prescrivant un bout d'analyse à l'essai. Pour Lacan pas d'essai, mais quelque chose qui précède, une condition requise. Je demande pourquoi.

La notion de demande à elle seule fait difficulté, et pas seulement pour la demande d'analyse. Lacan nous a appris à distinguer ses deux niveaux transitif et intransitif selon les termes qu'il employait dans « La direction de la cure », et qu'il a repris ensuite en distinguant les dits de demande du dire de la demande. La demande transitive est la demande

de quelque chose d'énonçable, de guérir de sa souffrance, d'être entendu, d'être plus performant, sexuellement, professionnellement, littérairement, que sais-je, et même de devenir analyste. Aucun de ces dits n'est déterminant, on s'accorde généralement sur ce point. Ces dits de demande indiquent seulement au mieux ce qui motive le sujet, plus précisément les premiers signifiants par quoi il se fait représenter. La demande intransitive est une bien étrange demande puisqu'elle ne dit pas son objet, qu'elle ne demande rien en quelque sorte.

Cependant ces deux niveaux ne font pas deux demandes, il n'y en a qu'une, les dits de la demande transitive servant de véhicule au dire de la demande intransitive. Excepté dans certains silences où cette dernière se manifeste à l'état pur comme appel à la seule présence de l'Autre. Je note ici par parenthèse que ce qui s'interprète, selon Lacan, c'est cette demande-là, l'intransitive. Cette thèse va de « La direction de la cure ³ » jusqu'à la post-face du *Séminaire XI* ⁴. La « vraie demande » serait donc, au-delà des dits de demande, le dire de la demande intransitive qui ne veut rien, sauf... l'Autre, la présence de l'Autre avec une majuscule, celle donc qui institue le transfert, et qui sera à interpréter.

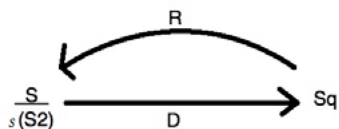
Sans doute, sauf que cette demande-là n'a pas attendu l'analyste, elle est là depuis le début de la vie, demander, le sujet « n'a jamais fait que ça ⁵ », dit Lacan, sauf que, à l'origine, seul le « parent traumatique » – vous reconnaissez l'expression de Lacan dans son séminaire à Sainte-Anne, *Le Savoir du psychanalyste* – lui a répondu. Il recommence donc, le sujet, inlassablement : répétition. Alors pourquoi serait-ce une vraie demande d'analyse, plutôt que la vieille demande, celle que la répétition proroge et qui a conduit à la névrose ? Problème crucial de la psychanalyse.

Cela pourrait-il dépendre de l'Autre à qui ça s'adresse ? Il est vrai qu'il ne demande que parce qu'on lui a déjà offert de parler, mais l'Autre que j'évoque là est celui dont Lacan dira justement qu'il a « chance de répondre », sous-entendu répondre autrement que l'Autre traumatique de la répétition.

Dans la structure de langage du transfert, cet Autre de l'adresse est écrit comme Sq, le signifiant second vers lequel le signifiant du sujet, quel qu'il soit, se dirige, pas besoin qu'on le sache pour qu'il en soit ainsi. Mais dans la structure de la boucle rétroactive de la parole transférentielle, qui n'est pas la même structure, cet Autre est ce que Lacan appelait au début le « maître de la vérité », soit celui dont dépend ce qui aura été entendu ou pas, celui qui a le « tout pouvoir de la réponse ⁶ », et que pour cela même on prend pour le sujet supposé savoir, alors même qu'il ne sait rien. Que va-t-il faire du tout pouvoir de la réponse que la structure de la parole lui confère ?

Voyons bien que le vecteur écrit à la première ligne du mathème du transfert inscrit la structure de langage de l'adresse à l'analyste qui, elle, est structure de parole. Sa première ligne est donc celle de l'adresse à l'Autre, mais structurée par le binarisme signifiant de la chaîne du langage, où un signifiant représente pour un autre signifiant, S1 pour Sq. Au niveau de la structure de la parole, on attend de l'analyste que, de la place du signifiant second, quelconque, il donne une réponse pas quelconque.

Schéma du transfert modifié :



De là à conclure que la vraie demande est celle qui rencontre un analyste qui l'est vraiment, analyste, il n'y a qu'un pas. Peut-être même un, Un dont la réponse produirait à la place du signifié la signification nouvelle, celle du sujet supposé au savoir inconscient. Dans nos réunions précédentes, Sol Aparicio ⁷ et Bernard Nominé ⁸ ont tous deux exploré ce fil. Lacan avait d'ailleurs dit : une analyse c'est la cure que l'on attend d'un psychanalyste, ce n'était pas seulement ironique, mais je note qu'en 1975 il reste quant à lui dans la réserve, puisque, après avoir affirmé qu'il faut une vraie demande, qui ait pris forme, il ajoute « qu'est-ce que vous y faites là », et il souligne que c'est sa question de toujours.

Qu'est-ce qu'il fait là donc ? D'abord il s'abstient, « neutralité bienveillante » dit Freud, ce qui indique simplement que l'analyste, lui, au fond, il ne demande pas, il n'a pas de demande à l'endroit de son analysant au départ, pas même qu'il fasse une analyse, je n'y encourage personne, dit Lacan, et il ne fait aucune hypothèse non plus sur ce qui est bon pour son analysant. Laissons cela au psychothérapeute. Pourtant il est là pour rendre l'analyse possible. Une fois soulignée cette dimension de réserve, essentielle évidemment et qui fait qu'il ne trempe pas, l'analyste, dans les normes du supposé thérapeutique, qui fait aussi que l'on peut dire, à juste titre, pas d'analyse sans suspens de la réponse commune, une fois donc dit tout cela, on n'a encore rien dit d'un éventuel pouvoir causal de son acte quant à la vraie demande analysante. En matière d'analysant, selon moi, ce serait se pousser du col que d'aller plus loin, l'analyste est une condition nécessaire mais pas suffisante, c'est même ce dont ils se plaignent, les analystes, d'arriver de moins en moins à produire l'analysant. Une analyse n'est pas sans l'analyste, mais elle est par la grâce, non de l'analyste, mais de l'analysant.

Concrètement, cela veut dire que, par ses réponses, l'analyste s'il défaille a sans doute le pouvoir de faire barrage à une vraie demande d'analyse, mais qu'il n'a pas le pouvoir de la produire, car ses conditions sont du côté du travailleur potentiel ; au plus la rendra-t-il possible.

Donc retour à la vraie demande. À quoi ça se juge, et il faut bien que ça puisse s'évaluer, si on en fait la condition pour allonger le patient. Alors, pour approcher les vraies demandes, interrogeons les fausses demandes. Il me semble que dans la vie courante on n'a pas de mal à détecter les fausses demandes, celles faites juste pour entretenir le dialogue dans les dîners par exemple, pour manifester un intérêt de circonstances, pour faire plaisir, etc., et il suffit de chercher à y répondre pour s'apercevoir qu'elles n'étaient que des semblants de demande, soit des dits qui ne portaient aucun désir effectif. Là on peut utiliser la construction classique de Lacan, la vraie demande porte autre chose, qui n'est pas demande, qui est désir. Grosse différence, la demande va vers, vers des objets ou vers la présence, le désir, lui, est poussé, et on ne sait pas où il va. C'est même toujours le problème, de lui trouver un objet quand il n'est pas fixé à une pulsion.

Lacan a deux expressions qui me plaisent et m'intéressent et qui selon moi tirent les conséquences. Il dit : il faut « que quelque chose pousse ». Ça n'a pas l'air d'être de haute volée théorique et pourtant. On ne dirait pas ça de la demande car dans le cas de la demande quelque chose attire. Pour le désir quelque chose pousse, mais vers quoi ? Lacan dit aussi qu'il n'y encourage personne dont « le désir ne soit décidé ». Décidé à quoi ? Une seule réponse possible : à faire une psychanalyse. La vraie demande serait donc celle qui atteste d'un « désir de psychanalyse », comme je me suis exprimée, et décidé.

Avec ça un pas est fait pour définir la vraie demande, mais c'est un pas vers plus d'embarras pour les analystes. Embarras d'abord en raison du rapport du désir à son objet. Comment désirer ce dont on ignore tout, ici la psychanalyse, prise comme objet ? N'oublions pas que les objets visés par le désir sont tous des leurres, selon les termes de Lacan, sauf quand le désir est directement agi dans une pulsion.

Certains se demandent, je l'ai entendu, si on peut faire une psychanalyse sans rien savoir des textes. Mauvais signe que cette question. Tout ce que l'on peut savoir de la psychanalyse hors de la cure, par les livres, l'Université, les collègues, les exposés quel qu'en soit l'intérêt, a statut de savoir à la place du semblant, lequel suppose le nom propre de l'auteur comme signifiant maître à la place de la vérité. Heureusement, bien souvent on constate qu'il suffit de quelques entretiens chez un psychanalyste, même pour les

plus instruits des textes, pour balayer ces semblants et rendre son mystère à l'expérience, tellement ce qui s'expérimente est toujours autre chose.

Finalement, le seul savoir requis pour soutenir un « désir de psychanalyse », qui prend la psychanalyse comme objet, c'est le savoir connoté par le mot, « psychanalyse », produit par Freud. Et qu'annonce-t-il ce mot, rien de plus que la levée d'une ignorance, il promet donc une découverte de ce que Freud nommait l'inconscient. Je pourrais dire une révélation, sauf qu'elle ne viendra pas de l'Autre comme celle de la religion, mais du travail analysant justement – liée en outre à des effets thérapeutiques. Tel est l'espoir de l'innocent dont je parlais. On entre dans le travail analytique animé par l'espoir de la découverte de la cause de ses souffrances, autrement dit la découverte de ce que l'on ne sait pas de soi, mais que l'on suppose cependant, car le nom de psychanalyse le fait supposer, nous assurant que ce que l'on ne sait pas est quelque part, sur « une autre scène », disait Freud, – Lacan a d'abord dit dans l'Autre, puis dans les signifiants de l'inconscient-*lalangue*. Au début, est le transfert, il faut ajouter... à la psychanalyse. C'est dire que le sujet qui est venu frapper à la porte poussé par l'espoir thérapeutique de réduire la souffrance de son symptôme, sans lequel il ne serait pas venu, bien sûr, n'entre dans le travail analytique que par une autre attente concernant le savoir.

Avec ça, l'analyste qui se demande au quotidien si celui qui arrive peut être analysant est-il tiré d'embarras ? Eh bien non, car cela ne lui donne pas d'index cliniques du désir décidé de psychanalyse, et pour une raison de structure, parce que par définition le désir est incompatible avec la parole, aucune déclaration n'en témoigne. Alors comment peut-on le tester, vérifier sa présence ?











La seule chose certaine est qu'il ne peut prospérer, ce désir, qu'à partir d'une ignorance, à partir de ce que le sujet sait ne pas savoir de lui-même. Alors la visée des entretiens préliminaires n'est pas de savoir si le sujet souffre, quoique prendre idée de son symptôme peut n'être pas inutile, c'est de s'assurer de, ou même pour la plupart des cas de faire émerger, sous la demande de soin, son ignorance de lui-même. Exemplaire à cet égard ce que Lacan a appelé la « rectification subjective » de la position de Dora par Freud quand il lui fait apparaître que son comportement dans l'intrigue qu'elle dénonce est pour elle-même une énigme, au moins une question. Assurer donc l'émergence d'une conscience de non-savoir est la condition d'un désir de savoir, désir seulement possible cependant. C'est je crois le sens de la remarque de Lacan déclarant dans *Télévision* ⁹ qu'une formation symptomatique de l'inconscient démontre le rapport au sujet supposé savoir

qu'est le transfert. En effet, un rêve, un acte manqué, un lapsus souligné, voire un mot du sujet qui ne soit pas du lexique commun, quand ils sont rapportés à l'analyste, le sont comme autant d'énigmes adressées qu'on offre à l'interprétation.

Néanmoins, cette nécessité d'un non-savoir n'explique pas encore le nombre des entretiens préliminaires conseillés par Lacan. Qu'est-ce qui justifie ce nombre et la durée longue qu'il implique ? Je ne vois qu'une réponse : puisque le désir qui anime ne peut pas s'évaluer par les énoncés, que par ailleurs le non-savoir du sujet, même lorsqu'il est avéré, n'en est qu'une condition nécessaire mais pas suffisante, alors, ne reste que l'insistance, la constance de la poussée pour témoigner de la détermination de ce désir. Et il faut que l'analyste tienne en réserve son consentement pour que cette insistance se fasse présente – quand il y a demande d'analyse bien évidemment, quand elle n'y est pas, la question de son émergence sera un préalable.

Souvent les analystes reculent à ce joint car ce suspens, qui fait partie du « tout pouvoir » de la réponse, peut générer l'angoisse, voire le départ du patient. L'angoisse est bien sûr toujours à ménager, et le sujet ne la supporte justement que si elle est le prix à payer pour un désir. Or c'est justement ce que l'on cherche à savoir. L'attente du feu vert, dont Lacan nous dit qu'il faut d'abord le refuser assez longtemps, fonctionne comme test de la détermination du désir du sujet. Elle a encore une autre vertu, celle de mettre en question ce qu'il articule, le sujet, et donc d'indiquer qu'il y a parole et parole, de marquer l'attente d'une parole en rupture avec les finalités et les censures communes. C'est ce que comportait la notion d'association libre : une parole dans laquelle le sujet, pour le dire sans paradoxe, travaille au fond à s'absenter, à lâcher prise, assez pour laisser apparaître, quoi donc ? Eh bien, ce qui le travaille, le vrai travailleur, *arbeiter*, soit son inconscient « jamais en grève ». Ce seuil franchi, il y a analysant. Restera, le moment venu, à questionner le produit du travail, à interroger donc l'analysant vu de la fin, soit à évaluer les ultimes conséquences de ce qu'il aura produit de sens, de signifiant et de dire. Mais ce sera une autre question.

Mots-clés : vraie demande, poussée, désir de psychanalyse.

-
- *  Intervention au séminaire EPFCL « Qu'est-ce qu'un analysant ? », à Paris le 7 janvier 2016.
1.  J. Lacan, « Conférence du 4 octobre 75, Le symptôme », *Bloc-note de la psychanalyse*, n° 5, p. 8.
 2.  J. Lacan, « Discours à l'EFF », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Seuil, 1970, p. 23.
 3.  J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
 4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.
 5.  J. Lacan, « La direction de la cure », art. cit., p. 617.
 6.  Relire J. Lacan, « Variantes de la cure type », dans *Écrits, op. cit.*, p. 323-362, avec le graphe sur cette question de la structure propre de la parole.
 7.  S. Aparício, « On ne naît pas psychanalysant », *Mensuel*, n° 101, Paris, EPFCL, décembre 2015.
 8.  B. Nominé, « Je ne te le fais pas dire... mais tu me le fais entendre », *Mensuel*, n° 102, Paris, EPFCL, janvier 2016.
 9.  J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974.